

L'amour le plus tendre

*Le chevalier de Boufflers
et Mme de Sabran*

Jeanine Delpech
André Castelot

Perrin

3 B H
2 L

PRESENCE DE L'HISTOIRE

288

8°G
15060
(74)

COLLECTION HISTORIQUE
Dirigée par **ANDRÉ CASTELOT**

PRÉSENCE DE L'HISTOIRE

COLLECTION HISTOIRE
Édité par ALBERT CASTELL

JEANINE DELPECH

JEANNE DELBACH

JEANINE DELPECH

UN ROMAN

L'AMOUR

LE PLUS TENDRE

ROMAN

Le roman de Jeanine Delpech

Éditions de la Pléiade

1964

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

L. 22 5 1964 7056

DU MEME AUTEUR

CHEZ LE MEME EDITEUR

Une nuit pour le diable, roman.

CHEZ D'AUTRES EDITEURS

Histoire

Louise de Keroualle (Flammarion).

L'Ame de la Fronde, Mme de Longueville (Fayard).

JEANINE DELPECH

L'AMOUR
LE PLUS TENDRE

Le chevalier de Boufflers et M^{me} de Sabran



LIBRAIRIE ACADEMIQUE PERRIN
PARIS

JEANNE DELPICH

1964

L'AMOUR

LE PLUS TENDRE



© by Librairie Académique Perrin, 1964
Tous droits de traduction, et reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

A Jacques et Miquette Millerand

1870



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

PROLOGUE

1797 : Bonaparte, que Barras a envoyé en Italie pour se débarrasser d'un ambitieux en lui faisant remplir les coffres de l'Etat, adresse à Paris des bulletins de victoire, des tableaux, des manuscrits précieux, à l'oubliuse Joséphine des lettres brûlantes et inutiles. Il prépare le traité de Campo Formio, pense à la campagne d'Egypte, et déjà un de ses collaborateurs écrit : « Je ne lui connais pas de point d'arrêt autre que le trône ou l'échafaud. »

L'Europe qui croyait la République sans âme et sans armée s'interroge ; M^{me} de Staël voit encore en ce maigre général le sauveur de la France. Et sous tous les cieus des Français regrettent leur patrie : le comte de Provence, le futur Louis XVIII en Bohême, le comte d'Artois, qui sera Charles X, en Angleterre. Le duc de Polignac se morfond à Saint-Pétersbourg, Chateaubriand grelotte à Londres, la marquise de La

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

Tour du Pin pense à la Normandie en vendant aux Américains ses jolis pains de beurre. Le prince de Condé entraîne son armée vaincue vers un précaire et glacial refuge en Russie.

A quelques lieues de Berlin, dans une demeure plus ferme que château, une femme rêve. Une masse de cheveux cendrés fait paraître plus fin encore le visage où brillent des yeux d'un bleu violet. Elle regarde sans le voir un paysage d'une mélancolie trop familière : six ans d'exil l'ont fatiguée de ce décor qui change seulement quand le printemps arrache leur manteau blanc aux sapins d'un vert obstiné. La rêveuse tient une lettre :

« Mais viens donc vite que je t'épouse, petite paresseuse, car cela devrait déjà être fait depuis longtemps. Tu n'imagines pas, chère fille, ou plutôt j'espère que tu sens au lieu d'imaginer la fête que je m'en fais. Je nous vois tous deux d'ici faisant ensemble quelque chose de sérieux pour la première fois de notre vie. Tu seras embarrassée sans être gauche, moi, je me contenterai d'être gauche sans être embarrassé. Ce dont je suis le plus en peine, c'est de mon habit de noces, parce que ma commode n'est pas encore arrivée à cause des grandes eaux qui rendaient le fleuve trop difficile à remonter, mais si la femme arrive avant la commode, je ne m'en plaindrai pas.

« Tu fais ici l'admiration générale, on ne conçoit pas qu'une femme qu'on suppose habituée, nécessité même à toutes les délicatesses et à toutes les élégances françaises, se détermine audacieusement à venir se coucher avec un vieux Job sur un tas de paille au fond de la Pologne... »

Cette lettre de Stanislas de Boufflers, petit-fils de l'illustre maréchal, la comtesse de Sabran, veuve d'un héros que Louis XV traitait en cousin, l'attendait depuis vingt ans. Et le mariage célébré peu après de « la petite paresseuse » avec « le vieux Job » consacra un amour qui, à la cour de Marie-Antoinette, attendrissait les lecteurs des *Liaisons Dangereuses* et plus tard, frappa d'une admiration nostalgique M^{me} de Staël, et même Chateaubriand.

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER VIF ARGENT

*« Un des plus aimables enfants
de ce monde, tout plein d'esprit et
de talent. »*

VOLTAIRE

Il est, au dix-huitième siècle, une cour qui ne ressemble à aucune autre. Son souverain n'y tient pas conseil avec ses ministres, mais avec ses musiciens ou ses cuisiniers ; il n'examine pas des plans de bataille, mais ceux d'un pavillon ou d'une place aux grilles dorées et ouvrées comme des bijoux. Là, les chansons remplacent les discours et les intrigues galantes les manœuvres politiques, l'arrivée d'une troupe de comédiens passionne plus que l'entrée d'un ambassadeur. Bals, déjeuners sur l'herbe, charades, mascarades illustrent chaque jour le triomphe de la fantaisie sur l'étiquette, et du divertissement sur le devoir. Cette cour, c'est, à Nancy l'hiver, à Lunéville l'été, celle du roi Stanislas. En échange de sa renonciation à la couronne de Pologne, le beau-père de Louis XV a reçu, par le traité de 1737, les duchés de Lorraine et de Bar, destinés à revenir à la France après sa mort.

Décidé à faire le bonheur de ses sujets qui, par fidélité aux

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

duc de Lorraine, l'ont d'abord fraîchement accueilli, il leur offre des fêtes, mais aussi des hôpitaux. Débonnaire et fastueux, il montre un goût très vif pour les lettres, les jardins, la bonne chère. Il aime toutes les femmes sauf la sienne, la pieuse et froide Catherine Opalinska. Il a eu bien des maîtresses, mais la plus passionnément aimée sera la dernière, la marquise de Boufflers, fille du prince de Beauvau-Craon. Elle appartenait par sa mère, née Ligneville, à l'une de ces grandes familles qu'on appelle les quatre chevaux de Lorraine. Pendant son mariage et sa longue liaison avec le duc Léopold la princesse de Beauvau-Craon avait eu vingt enfants. Sans se demander s'ils lui ressemblaient, leur père s'était ingénié, puisqu'ils portaient son nom, à bien les établir : le couvent rejetait dans l'oubli les filles laides, les jolies trouvaient de bons partis. Le prince maria ainsi Catherine, éblouissante de fraîcheur, et si douée pour le plaisir qu'elle se surnommait elle-même dame de volupté, au marquis de Boufflers, descendant de l'illustre maréchal. Mari commode, il passa son temps à guerroyer obscurément et, entre ses campagnes, donna à sa femme deux fils et une fille. Précisons, car on a volontiers fait du chevalier de Boufflers le fils du roi de Pologne, que son dernier enfant avait deux ans quand M^{mo} de Boufflers accorda ses faveurs au souverain. Tendre, enjouée, et assez intelligente pour cacher son esprit sous des dehors frivoles, la marquise fait oublier à Stanislas sa couronne perdue et le chagrin que la conduite de Louis le Bien-Aimé donne à sa fille.

Adorée par le roi, encensée par les artistes, par des écrivains comme Voltaire, Montesquieu, mieux reçus à Lunéville qu'à Versailles et qui s'attardent volontiers dans cette cour sans contrainte, la marquise est incapable de fidélité. Stanislas se sait trompé, mais cet ami des philosophes se pique trop de tolérance pour laisser voir sa jalousie. La marquise lui donne quelque temps pour rival son chancelier La Galaizière. Un matin où le souverain vient voir son amie à sa toilette, ses épaules, sa gorge nue le troublent, il voudrait lui prouver une tendresse toujours vivace. La marquise devine son désir, congédie ses femmes, mais la nature trahit le roi ; avant de quitter la pièce il déclare, avec un soupir un peu mélancolique :

LE CHEVALIER VIF ARGENT

— Madame, mon chancelier vous dira le reste.

Ses liaisons, dont les orages s'accalmèrent en amitiés, son rôle près du roi, son commerce avec les gens de lettres, les heures employées à la correspondance, au clavecin, quelques séjours à Paris, où son frère tient un grand état, n'empêchent pas la marquise de se montrer excellente mère. Elle avait déjà un fils et une fille quand, le 31 mai 1738, sur la grand-route entre Clamart et Commercy elle dut, prise de douleurs, faire arrêter sa voiture : le magistrat qui l'accompagnait remplit, tout éberlué, l'office de sage-femme. L'enfant eut pour parrain le roi Stanislas et la reine Catherine. Selon la coutume, on le mit en nourrice : plus heureux que d'autres, il fut soigné et choyé au château d'Haroué, superbe résidence de sa grand-mère la princesse de Beauvau. Son frère aîné, nommé menin du dauphin grâce à la protection du roi, partit assez tôt pour Versailles. Quand Stanislas eut neuf ans, sa mère le rappela près d'elle et le confia à l'abbé Porquet, son aîné de dix ans seulement et qui, d'une piété assez tiède, tomba, comme tout le monde, amoureux de la marquise. Elle écrivit un jour :

*Jadis je plus à Porquet,
Et Porquet m'avait su plaire.
Il devenait plus coquet,
Je devenais moins sévère.*

Ce prestelet, si désinvolte que le roi Stanislas lui demandait en riant s'il savait son *Benedicite*, ne manquait ni de culture ni de bonne volonté ; il devint pour son élève un ami autant qu'un maître. Mais, en ce temps où l'on ne se gênait pas plus devant les enfants que devant les bichons, Stanislas ne s'instruisait pas seulement dans les livres, et la vie dans cette cour si peu solennelle lui ouvrit très tôt l'esprit.

Il n'a pas dix ans quand, en février 1748, sa mère revient du château de Cirey avec un grand monsieur bien maigre, qui rit beaucoup, et une dame qui ne peut pas tenir en place : ce

sont Voltaire et M^{me} du Châtelet. L'enfant précoce devine-t-il les rivalités qui opposent les amoureux de sa mère, le chagrin de Saint-Lambert, poète à la mode, quand le vicomte d'Adhémar, avec qui le roi soupait volontiers, le remplace dans le cœur de la marquise ? Si le petit Stanislas ne comprend pas toujours M^{me} du Châtelet quand elle parle physique ou logarithmes, il apprend, comme tous les enfants de grande famille, bien des choses par les domestiques, et il les entend rire de la fureur de Voltaire le jour où il a surpris son Emilie dans les bras de Saint-Lambert. M^{me} de Boufflers, dans son extrême bonté, se réjouit de voir que son ancien amant a trouvé une consolatrice, Voltaire lui-même finit par s'accommoder de la situation. Et puis, le 8 septembre 1749, quatre jours après avoir donné le jour à une petite fille, M^{me} du Châtelet meurt brusquement, et cette fin inattendue met le château de Lunéville au désespoir. Stanislas voit peut-être, comme un vieux jardinier qui racontait volontiers l'histoire, Voltaire assis sur la marche d'un perron, la tête entre ses mains, et pleurant à l'écart toutes les larmes de son corps.

« Je crois revivre un conte de fées », dira plus tard le chevalier en évoquant son enfance. Dans cette cour où, surtout depuis la mort de la reine, en 1746, règne cette mère aussi douée pour les plaisirs de l'esprit que pour ceux de la chair, l'adolescent apprend à cueillir d'une main preste mais jamais brutale les roses de la vie. L'abbé Porquet lui révèle les beautés des auteurs classiques, les inventions gracieuses ou terribles de la mythologie. La marquise lui donne le goût de la musique et du dessin, Saint-Lambert lui enseigne la prosodie. Il court la campagne, il chasse et si, déjà maladroit, il revient souvent sans gibier, il ne laisse pas passer une jolie bergère sans lui voler un baiser, et son goût pour les lacs, les forêts naît pendant ces promenades. La bonté du roi et de la marquise, leur sens de l'amitié, de tout ce qui peut embellir la vie épanouissent l'adolescent ; des femmes sans préjugés, des hommes insoucians l'aident à satisfaire toutes ses curiosités. Le respect n'étouffe pas son adoration pour sa mère, il lui rime pour sa fête un compliment qui s'achève ainsi :

LE CHEVALIER VIF ARGENT

*Reniez Jérusalem et Rome,
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours :
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.*

A seize ans, le jeune homme traduit Sénèque avec élégance, bientôt il fait de si jolis vers sur le singe du roi que Stanislas, en dépit du réglemeut fixant à vingt-cinq ans l'âge des membres de l'Académie de Nancy, obtient que son filleul devienne, à vingt, membre de la docte Assemblée. Elle se réunit dans un des beaux palais de cette place grandie en même temps que le nouvel académicien. Le jour de sa réception, Stanislas prononce un discours sur l'éloquence devant le souverain ravi et tout ce que la Lorraine compte de savants et d'érudits. Dans sa réponse, le Président de l'Académie lui annonce qu'il est « né pour éclairer de vastes diocèses ». Le roi, ébloui par l'intelligence de son filleul, parle de lui comme d'une « fleur destinée à parer les autels ». Les cadets, par malheur, ne dissipent pas facilement les malentendus quand ceux-ci arrangent les familles.

En effet, sa muse volontiers libertine, son amour du mouvement, un goût très vif pour les femmes, tout fortifie chez Stanislas l'horreur de l'état religieux. Mais le marquis de Boufflers, qui mourra en 1761, possède peu de biens, et le jeune homme ne peut compter que sur les bénéfices dont le roi dispose en sa faveur. Dès 1752 il a été nommé coadjuteur de l'abbé de Béchamp et en 1757 : « bien informé des bonnes vie et mœurs, capacités et conversations du sieur Stanislas de Boufflers », le roi lui a octroyé une pension de six cents livres sur l'église Sainte-Marie de Pont-à-Mousson. Pour profiter de ses bénéfices, et de ceux que le ciel lui dispensera à l'avenir, le cadet doit absolument prendre la soutane. Après le mariage de sa sœur, longue créature sans beauté, avec le comte Bruno de Boisgelin, en 1760, Stanislas, malgré ses protestations, quitte Lunéville pour le séminaire de Saint-Sulpice où il entre sous le nom d'abbé de Longueville. Son royal parrain, inflexible mais compatissant, avertit le supérieur, le Père Couturier, que la santé de son nouveau pensionnaire réclame des sorties nombreuses, qu'il faudra parfois lui accorder quelques jours de congé.

Son nom et l'influence à la cour de ses nombreux parents offrent au jeune homme, dès son arrivée, de précieuses ressources. Le prince de Beauvau, très lié avec le duc de Choiseul, veillera avec une affectueuse attention sur son jeune neveu. Marié à une femme assez insignifiante, le prince adore depuis longtemps M^{me} de Clermont, qu'il épousera sitôt veuf en 1764.

Des sœurs de la marquise, seules la maréchale de Bassompierre et M^{me} de Montrevel passaient pour insignifiantes. La maréchale de Mirepoix, vive, spirituelle, donnait à celui à qui elle parlait l'impression de n'avoir jamais pensé qu'à lui, talent qui suffit à expliquer sa popularité. La marquise de Pompadour l'aimait particulièrement, parce qu'elle ne se mêlait d'aucune intrigue et surtout parce qu'elle savait amuser le roi : il l'invitait à presque tous ses soupers intimes. Sa seule faiblesse était sa passion pour le jeu, si commune alors. Moins pétulante que la maréchale, la princesse de Poix a, comme toutes ses sœurs, beaucoup d'agrément.

Mais un jeune homme qui fait son entrée dans le monde doit avant tout gagner les bonnes grâces de la maréchale de Luxembourg, épouse en premières nocces du duc de Boufflers. Elle s'était, dans sa jeunesse, rendue célèbre par une sorte de frénésie sensuelle qui lui faisait pousser la recherche du plaisir jusqu'à la débauche. Veuve à quarante ans, encore belle mais soudain ambitieuse, elle décida de renoncer à la galanterie et d'entrer en bienséance comme les belles pécheresses du siècle précédent entraient en religion. Elle régularisa sa liaison avec le maréchal duc de Luxembourg et, dans son magnifique hôtel de la rue Saint-Marc, sut assez vite oublier et faire oublier ses faiblesses pour s'improviser juge suprême du bon ton. Bientôt la présentation à la cour, privilège dû à la naissance ou au mariage, devint moins important que le jugement, fondé sur la valeur personnelle, porté par la maréchale. Il fallait, pour être accepté, révéler un mélange indéfinissable de courtoisie et d'ironie dans le langage, de raffinement dans l'élégance, d'originalité dans l'esprit : sinon, jugé une fois pour toutes comme « une espèce », la plus jolie femme, l'homme de la plus ancienne noblesse ne pouvaient espérer faire carrière dans les salons.

Stanislas sera l'exception qui confirme la règle : son main-

LE CHEVALIER VIF ARGENT

tien garde une gaucherie provinciale, et il y a du négligé dans sa mise, mais son esprit, ses réparties inattendues amusent la maréchale. Son expérience des hommes lui laisse deviner que celui-ci, malgré sa laideur, sera le héros de nombreuses aventures, et elle s'en amuse d'avance. Elle le loue et cela suffit : voici notre séminariste accueilli à bras ouverts chez sa cousine la comtesse de Boufflers, maîtresse du prince de Conti et surnommée l'Idole du Temple, chez M^{me} Du Deffand et son vieil amant, le Président Hénault. Il se plaint avec tant de verve des ragôts clairs du séminaire, qui le laissent sur sa faim, que bientôt les victuailles affluent. Il remercie en vers sa cousine la princesse de Chimay d'un pâté, M^{me} Du Deffand lui fait porter deux perdrix, aussi peut-il écrire à sa tante de Beauvau : « Ma chambre est à moitié Parnasse, à moitié garde-manger, car celui qui l'habite est moitié poète et moitié ogre, mais bien plus ogre que poète. » Du séminariste, mieux vaut ne pas parler, mais les cours de théologie les plus secs n'endorment pas sa Muse, et il récrit à sa façon l'histoire de Loth :

*Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.*

L'abbé de Longueville n'est pas depuis longtemps au séminaire quand, dans les salons, on se passe de main en main le manuscrit d'un conte qu'il a modestement signé M.D. C'est *Aline, reine de Golconde*, « une des plus jolies bagatelles que nous ayons eues depuis longtemps, écrit Grimm. Si M. de Voltaire l'avait faite, je crois qu'il n'en serait pas fâché ».

L'histoire rappelle certains contes d'Hamilton, que Stanislas aime beaucoup. Dans un vallon fleuri, un jeune chasseur rencontre Aline, jolie laitière de quinze ans. Ne sachant comment l'aborder il renverse son pot à lait, elle pleure, pour la consoler il l'embrasse, et tous deux découvrent avec un maladroit enthousiasme les plaisirs de l'amour. Le chasseur quitte le pays mais un soir, à l'Opéra, il retrouve Aline qui, veuve d'un marquis, n'a pas oublié son premier séducteur. Quinze ans plus tard le

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

narrateur, aussi surpris que le lecteur, rencontre la belle aux Indes. Elle lui raconte comment elle est devenue reine de Golconde : voguant vers la Sicile, elle a été enlevée par des corsaires turcs, vendue à un marchand mongol, puis conduite par lui au roi de Golconde qui l'a promue au rang de favorite. Dans son royaume d'habiles jardiniers ont, sur son ordre, aménagé un vallon pareil à celui où naguère elle perdit son innocence, elle aime s'y promener, vêtue en paysanne, pour rêver à celui qu'elle ne peut oublier. « Oh la charmante princesse que celle de Golconde, elle était tout à la fois bonne femme et bonne philosophe, elle était encore plus, elle était bonne jouissance ! » Le narrateur redevient son amant mais, surpris par le roi, il se voit « obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher ». Il finira pourtant ses jours auprès de sa première maîtresse, menant une vie rustique et laborieuse, « ayant laissé toutes mes folles passions et tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ».

Aline connut un succès immédiat. Ce court récit, d'une amoralité désinvolte, flattait un goût naissant pour la simplicité, les scènes champêtres. On s'arrachait le manuscrit, et cette héroïne à la fois touchante et sensuelle valut à son auteur de flatteuses aventures, beaucoup de femmes voulant connaître ce jeune abbé qui parlait vraiment trop bien de l'amour pour se préparer à condamner, du haut de la chaire, la volupté et ses cortèges. La maréchale de Mirepoix emmène son neveu lire *Aline* à M^{me} de Pompadour, et la jolie laitière séduit assez la favorite pour lui donner envie d'installer des vaches à Trianon et de es promener elle aussi en cotillon court — on sait que pour offrir à Louis XV, si blasé, une femme différente chaque soir, la marquise se présentait à lui sous toutes sortes de déguisements. L'auteur d'*Aline* sait aussi régaler la favorite d'anecdotes dont elle amuse le roi, et elle l'invite souvent.

On voit alors, sur un mauvais cheval dont se moquent les gentilshommes mieux nantis, Stanislas quitter souvent le séminaire pour se rendre à Versailles. Il trouve à la marquise la même grâce, le même amour des arts qu'à sa mère, mais, de son propre aveu « froide comme une macreuse », la favorite de Louis XV qui, pour réveiller ses sens, abuse des truffes, des

céleris et du chocolat à l'ombre, trahit dans toute sa conduite une inquiétude, une crainte de ne pas distraire un souverain si facile à l'ennui bien différentes de la belle insouciance que M^{me} de Boufflers a transmise à son fils.

Après quelques heures passées dans le boudoir de M^{me} de Pompadour, à un souper chez la princesse de Beauvau ou dans quelque discrète alcôve, Stanislas, au séminaire, trouve le réfectoire encore plus sinistre, la lecture *recto tono* plus endormante, et ses compagnons plus maussades. Pour les égayer, et aussi parce qu'à son âge scandaliser est un plaisir, il leur montre ses chansons, dont beaucoup bravent l'honnêteté. Les uns rient, les autres s'indignent, et le Père Couturier, bien renseigné, soupire : si ce libertin n'était pas le filleul du roi Stanislas, comme il lui montrerait volontiers la porte !

Mais bientôt la verve sacrilège de l'abbé de Longueville va décider de son destin. Le prince de Conti l'a invité à passer les fêtes de Noël dans son château de l'Isle-Adam : trouvant le temps long pendant la messe de minuit, Stanislas compose une chanson un peu trop leste. Le champagne aidant, il ne résiste pas au plaisir de la chanter à la fin du souper. Le dauphin l'apprend et ne cache pas son mécontentement : prince très pieux, il n'admet pas que ce jeune homme frère de son menin et promis à la prêtrise laisse ainsi éclater son impiété. Entré bien à contrecœur dans la carrière ecclésiastique, Stanislas rêve d'en sortir mais que peut faire un pauvre cadet de bonne famille ? Et puis il se rappelle qu'un jour où il allait à cheval chez le duc de Choiseul, il s'est amusé à lutter de vitesse avec le comte Esterhazy, capitaine d'un régiment de hussards. Celui-ci lui a crié :

« Pourquoi ne vous faites-vous pas hussard ? »

Pourquoi pas, vraiment. Le séminariste malgré lui va trouver son oncle Beauvau que son intimité avec le Premier ministre rend très influent. Il l'attendrit sur son sort, l'oblige à sourire, et le prince obtient pour l'auteur d'*Aline* le grade de lieutenant dans le régiment de hussards du comte Esterhazy, qui est aide de camp à l'armée de Soubise. Afin de ne pas perdre ses bénéfices ecclésiastiques, le jeune homme se fait affilier à l'ordre de Malte, ce qui lui vaudra 40 000 livres de rente et le droit

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

d'assister aux offices, comme on le nomme prier, en portant un surplis sur son uniforme. Il prononce le vœu de célibat, mais on n'exige pas de lui celui de chasteté, et il jubile en vers :

*J'ai quitté la soutane
Malgré tous mes parents ;
Je veux que Dieu me damne
Si jamais je la prends.
Eh ! mais oui-da,*

*Comment peut-on trouver du mal à ça ?
J'aime mieux mon Annette
Que mon bonnet carré,
Que ma noire jaquette
Et mon rabat moiré.*

*Mon Annette est l'idole
Que j'adore à genoux,
Et ses bras sont l'étoile
Qu'elle me jette au cou...*

La règle imposait aux chevaliers de Malte de « faire leurs caravanes », c'est-à-dire de servir un an sur des navires donnant la chasse aux pirates barbaresques, perspective séduisante pour un gaillard au sang chaud comme notre héros, qui rêve de voyages et d'aventures. Il sait pourtant qu'il encourt la colère de sa mère et du roi Stanislas, et tente de se justifier dans une longue lettre à l'abbé Porquet, de précepteur promu avocat d'une assez bonne cause. « La première règle de conduite n'est pas de devenir riche et puissant, c'est de connaître ses véritables désirs et de les suivre », écrit-il, devinant que la marquise ne pourra reprocher à son fils une philosophie qu'elle a toujours allègrement mise en pratique.

Ses véritables désirs, le nouveau chevalier va les suivre pendant ces années de vagabondage qui expliquent la boutade de

LE CHEVALIER VIF ARGENT

son ami le comte de Tressan. Le croisant un jour sur la route, il s'écrie :

« Hé, chevalier, quel bonheur de vous rencontrer enfin chez vous ! »

La guerre de Sept Ans permet à l'auteur d'*Aline* de se montrer aussi brave au combat que joyeux compagnon au camp et de nouer de durables amitiés. Mais le 13 février 1763 le traité de paix est signé à Hubertsbourg. L'officier court à Lunéville embrasser sa mère. Le roi, ses amis d'enfance, le cher abbé Porquet lui font fête et lui offrent, le jour de son anniversaire, un festin qu'il savoure comme une revanche sur les maigres repas du séminaire et le pain dur de l'intendance.

Que peut faire, en temps de paix, un hussard au sang vif ? Flattant son goût pour les voyages, le roi Stanislas le prend pour ambassadeur itinérant. Il l'envoie féliciter la princesse Christine de Saxe, nommée abbesse de Remiremont, abbaye alors très gaie. Mais la princesse arrogante reçoit froidement le chevalier, alors affligé d'une fluxion, et il se venge par ces vers :

*... Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La princesse boursouflée
Au lieu d'une en avait deux ;
Et son Altesse sauvage
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.*

La nouvelle abbesse était sœur de la dauphine : quand on connut à la cour cette nouvelle impertinence, le dauphin jugea que ce chevalier qui ne respectait pas plus les princesses de la terre que le roi des cieux était un fort mauvais sujet. Stanislas cependant charge le chevalier de le représenter à l'élection du roi des Romains à Francfort. Mais les cérémonies, les messes solennelles, les harangues ennuièrent le jeune fou, mal fait pour les courbettes. Il veut voyager à sa fantaisie, plaire par ses seuls talents. Naguère Voltaire, à Lunéville, jouait volontiers avec le petit Stanislas et sa sœur ; la marquise de Boufflers tou-

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

jours en correspondance avec lui, lui a fait lire des vers de son fils. Le chevalier décide d'aller rendre hommage à l'homme qui est vraiment alors le maître à penser de l'Europe, et il prépare avec soin son séjour en Suisse. Il s'y fera passer pour « M. Charles, peintre ambulante », cela lui permettra de voyager à moindres frais que si on le savait filleul d'un roi. Il prévoit qu'on l'invitera un peu partout et qu'il s'amusera bien.

Il part seul, à la fin de septembre 1764, avec une boîte de pastels dans son léger bagage. Il traverse Colmar, Bâle, Soleure et tout le séduit, surtout le lac de Genève. Il arrive en pleines vendanges, et la grosseur des raisins l'enchanté. Il reçoit partout un accueil charmant, et se croit retourné à l'âge d'or. Il remonte la vallée du Rhône jusqu'au Simplon et s'écrit, enchanté :

« Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan et la Méditerranée. J'ai dîné et soupé avec le célèbre Haller (physiologiste, poète et botaniste), nous avons eu pendant et après le repas une conversation de quinze heures de suite en présence de dix ou douze personnes du pays qui étaient très étonnées d'entendre raisonner un Français. »

Lausanne et les Lausannoises le retiennent assez longtemps. En décembre, il arrive enfin à Ferney, où Voltaire le reçoit avec toute l'affection due au fils d'une excellente amie. Avec sa perruque aux longues boucles, surmontée d'un bonnet de velours noir, ses manchettes de dentelles lui tombant presque jusqu'au bout des doigts, Voltaire joue volontiers au grand seigneur de la cour de Louis XIV ; sa nièce et maîtresse, M^{me} Denis, une boulotte laide mais, selon M^{me} d'Epinaï, femme comme on ne l'est pas, l'aide à faire les honneurs. Le maréchal de Richelieu, le plus grand séducteur du siècle, vient de passer quelque temps chez le philosophe avec une suite de quarante personnes. Comme son ami le prince de Ligne, qui l'a précédé de peu à Ferney, Boufflers décide que chez l'illustre vieillard le mieux est de mettre son esprit en veilleuse, de ne lancer que les répliques permettant au maître de briller. L'ombre légère de M^{me} de Pompadour, morte quelques mois plus tôt, mérite que ses deux protégés lui rendent hommage, elle les attriste, mais pas pour longtemps. Boufflers connaît le faible du patriarche

LE CHEVALIER VIF ARGENT

pour les œuvres grivoises, il lui montre son poème *Le cœur*, trop leste pour qu'on le reproduise ici. Enchanté par une insolence aussi allègre, Voltaire répond assez platement. Bientôt il écrit à la marquise que son fils a si bien réussi en Suisse que, selon une mauvaise langue, il s'y trouvait comme Orphée et enchantait les animaux. Dans une lettre au duc de Richelieu, il donne l'emploi du temps du chevalier :

« Tantôt il monte tout seul à cheval à cinq heures du matin et va peindre des femmes à Lausanne, il exploite ses modèles. De là il court en faire autant à Genève, et de là il revient chez moi se reposer des fatigues qu'il a essayées avec les Huguenotes. »

Voltaire vient de publier son *Traité de la Tolérance*, il est encore dans le feu de l'affaire Calas et ne parle que du pauvre roué qui sera grâce à lui réhabilité l'année suivante. Il montre à son jeune ami l'énorme correspondance que sa croisade suscite dans l'Europe entière.

M^{me} Denis n'a certes pas le charme de M^{me} de Boufflers, mais grâce au fils de cette dernière, Voltaire retrouve un peu l'atmosphère de ce château de Lunéville où quinze ans plus tôt il a été, jusqu'à la mort de la marquise du Châtelet, si gai, puis si jaloux, et enfin si malheureux. Boufflers envoie à sa mère, pour ses étrennes, un croquis de Voltaire jouant aux échecs. Il juge Genève une grande et triste ville « habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Les femmes sont jolies, elles s'ennuient comme des mortes, mériteraient bien de s'amuser ». Elles s'ennuient certainement moins pendant le séjour du chevalier et plus d'une, après son départ, regardera en soupir le portrait, embelli, où il a fixé leur sourire.

Le rire sonore de Boufflers réveille la Muse de Voltaire un peu engourdie par les brouillards du lac, et il dédie des vers :

*A vous dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire.*

Le chevalier répond sur un ton plus sérieux :

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

*Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes désirs et bourreau de mes sens,
Mais s'il en était encore temps
Je voudrais bien changer de vie...
Sur mes fautes je suis sincère,
J'aime presque autant les dire que les faire,
Je demande grâce aux amours ;
Vingt beautés à la fois trahies
Et toutes assez bien servies,
En beaux moments, hélas, ont changé mes beaux jours.
Je regrette les vers que j'ai faits pour mes belles,
Je regrette vingt bons chevaux
Qu'en courant par monts et par vaux,
J'ai comme moi crevés pour elles...*

Le chevalier rapporte à sa mère cet échange de vers et conclut :

« Et vous, chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous les liens, mandez-moi que vous êtes malade, ce sera une raison pour tout brusquer et pour revoler à vous. »

Les moindres échos de Ferney passionnent alors Paris. Fière du talent, des succès de son fils, la marquise de Boufflers fait circuler ses lettres : l'escapade de « monsieur Charles » amuse comme une délicieuse folie, les compliments de Voltaire accroissent la réputation du voyageur, et à son retour à Paris, on le regarde comme s'il baignait encore dans la gloire de Voltaire, on fait un sort à ses moindres mots, et l'admiration l'épanouit. Il devient à la mode, comme Clairval et Jolyotte, les acteurs qui se disputent les grandes dames. Il ne compte plus ses maîtresses, il les courtise avec fougue, leur promet une fidélité de quinze jours et tient parole. En cette année 1765 une actrice, Jeanne Gaussin, sait le retenir plus longtemps : elle a cinquante-quatre ans, mais, dans l'alcôve, plus d'imagination que les jeunes marquises.

LE CHEVALIER VIF ARGENT

Cependant cette année si bien commencée va apporter au chevalier son premier grand chagrin. Depuis longtemps le roi Stanislas s'affaiblissait, il avait dû renoncer à ces voyages à Versailles qui étaient sa dernière joie. En août 1765 la reine sa fille vint le voir, et ne put lui cacher ses inquiétudes pour le dauphin, atteint de tuberculose. Le vent d'automne emporte les derniers espoirs de sauver un prince dont le sérieux, le sens du devoir étonnaient la cour, et que son grand-père adorait. Par son frère le marquis de Boufflers, le chevalier suit les progrès du mal. Le 19 décembre il arrive à Lunéville pour préparer le roi à la mort de son petit-fils, qui expira le 20, à trente-six ans.

« Pauvre France, un roi de cinquante-cinq ans et un dauphin de onze ! » s'écrie Louis XV en apprenant la nouvelle.

Cette perte jeta le roi Stanislas dans un désespoir sans remède. Pendant plusieurs jours il ne voulut voir que la marquise de Boufflers, pleurant avec elle, comme la reine de France, le malheur de l'Etat. Peu après, comme le roi, presque impotent, tisonnait au coin de sa cheminée, une bûche roula, mit le feu à la robe de chambre ouatée, cadeau de sa fille, que portait le monarque. Le vêtement commença à se consumer lentement ; en voulant s'en débarrasser le roi tomba, appelant en vain au secours. Une vieille femme de charge entendit enfin ses cris, accourut, le roula dans une couverture, non sans dommage pour ses mains. Oubliant ses souffrances pour le plaisir de faire un mot, Stanislas murmura :

« Qui eut dit qu'à nos âges nous brûlerions des mêmes feux ? »

Les brûlures parurent d'abord peu graves, mais elles noircirent, s'infectèrent, et quinze jours après cet incident le roi rendait le dernier soupir. Son chancelier La Galaizière, par rancune d'amant rejeté, écarta peu à peu la marquise de la chambre royale, et lui interdit même de voir sur son lit de mort l'homme qu'elle avait beaucoup aimé et que ses enfants pleurèrent amèrement avec elle. Il avait légué le château de Lunéville à sa fille, mais Louis XV, gardant au défunt le froid mépris qu'il lui

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

avait témoigné de son vivant, fit vendre les meubles et laissa les bâtiments à l'abandon. Rien dans ces salles nues ne rappelle la cour brillante qui faisait dire à Voltaire :

« On croyait à peine avoir changé de lieu quand on arrivait de Versailles à Lunéville. »

CHAPITRE II

LE HUSSARD TROUBADOUR

« Donnons à quelqu'un des bottes de sept lieues, une branche de laurier pour badine et Pégase pour monture et nous aurons le vrai costume du chevalier de Boufflers. »

M^{me} NECKER

Trop pauvre pour défrayer la chronique par ses fêtes, trop indépendant pour se mêler aux intrigues de cour âprement commentées, Boufflers, si souvent saisi par le démon du vagabondage, essouffle qui veut le suivre et souvent le perd de vue. Bachaumont dans ses *Mémoires*, Grimm dans sa *Correspondance*, citent ses vers, ses bons mots, évoquent ses aventures galantes : à ne le connaître que par ces échos, on risquerait de le prendre pour un de ces roués au cœur froid, au sang chaud, nombreux à l'époque, si certains de ses poèmes, comme celui qu'il dédie à Un Fils Naturel, ne trahissaient une sensibilité vite émue. Il arrive parfois que certains événements le retiennent à Paris et nous aident à mieux connaître la vie qu'il y mène, les amis qui l'entourent, et l'esprit de son milieu.

Le 4 avril 1766, Boufflers assiste, dans la chapelle de l'hôtel du Luxembourg, rue Sainte-Anne, au mariage de

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

sa cousine Amélie de Boufflers, petite-fille de la maréchale de Luxembourg, avec le comte Armand de Gontaut, plus connu sous le nom de duc de Lauzun. Tout concourt, avant même sa naissance, à rendre romanesque le destin de ce séducteur. Sa mère adorait M. de Stainville, un rouquin sans beauté et sans fortune, mais fort intelligent, et dont M. de Gontaut son ami soutint si bien les débuts qu'il devint ambassadeur, puis ministre et duc de Choiseul. Personne, parmi ses contemporains, ne doutait que M. de Stainville ne fût le père d'Armand de Gontaut, dont la mère expira le lendemain de sa délivrance. Avant de mourir, elle avait eu le temps de faire jurer à sa sœur, alors âgée de douze ans, qu'elle épouserait M. de Stainville. Trois ans plus tard le vœu de l'amoureuse était exaucé.

Grâce à la bienveillance que Louis XV et M^{me} de Pompadour montraient à son père, Armand de Gontaut grandit, comme il l'écrivit, à la cour et « sur les genoux de la favorite ». Quand Boufflers entra chez la marquise, il voyait souvent Armand, déjà plein de grâce et d'aplomb à quatorze ans dans son uniforme de sous-lieutenant aux Gardes du Roi. Son père demanda et obtint très tôt pour lui la main d'Amélie de Boufflers, ravissante et rêveuse comme les héroïnes de ces romans anglais qui devenaient à la mode. Elle semblait toujours, ainsi qu'Henriette d'Angleterre, demander le cœur, et tout enfant émut singulièrement Jean-Jacques Rousseau. Mais Lauzun, déjà déçu par des amours malheureuses avec la fille du prince de Beauvau, décida dès leur première rencontre qu'Amélie lui resterait toujours indifférente. Il essaya de faire rompre ce mariage, son père lui accorda un sursis de deux ans et puis obligea le jeune homme qui n'avait pas encore dix-neuf ans à conduire Amélie à l'autel. Selon la coutume du temps, mari et femme vivaient chacun de son côté et Lauzun ne changea rien à ses habitudes. Beau, ardent, il recherchait le plaisir avec des exigences et une générosité de grand seigneur.

En ce même mois d'avril Boufflers, un peu inquiet, assiste aux répétitions du « ballet héroïque » inspiré par son conte d'*Aline* : Monsigny en compose la musique sur un livret de Sedaine. Le duc de Choiseul, peut-être en souvenir de M^{me} de Pompadour qui avait tant aimé cette bagatelle, la fait

LE HUSSARD TROUBADOUR

monter de façon magnifique ; décors et costumes coûtent plus de trente mille livres, et le duc, six jours de suite, abandonne son bureau de ministre pour surveiller la mise en scène. Le 15 avril, l'œuvre remporte un grand succès quoique la musique, jugée d'un genre trop nouveau, déconcerte un peu.

Le succès d'*Aline* facilite encore les aventures galantes du chevalier : actrices et chanteuses ne se refusent pas à l'auteur qui demain, peut-être, écrira un rôle pour elles, et on sait quel faible les grandes dames ont pour les écrivains. Mais tandis que Boufflers aide sa tante la maréchale de Mirepoix à préparer un bal qui sera l'événement de la saison, le fracas d'un scandale met tous les salons en émoi. M. de Stainville, frère cadet du duc de Choiseul, avait épousé en 1761 la jolie Thérèse de Clermont-Renel, de vingt-cinq ans sa cadette. Les femmes du monde s'engouent alors de comédiens et de chanteurs aussi volontiers que leurs maris d'actrices et de danseuses : M^{me} de Stainville choisit pour amant l'acteur Clairval. Son époux l'apprit avec une colère d'autant plus grande que sa propre maîtresse le trompait alors avec ce même Clairval. Il obtint de Choiseul, naguère amoureux de sa belle-sœur et repoussé, une lettre de cachet, entra un jour chez sa femme, la fit monter en voiture et la conduisit à Nancy, où les portes d'un couvent se refermèrent à jamais sur la coupable — elle n'avait pas encore vingt ans. Cette cruauté parut barbare : la loi, on le savait, autorisait le mari, s'il fournissait la preuve de l'adultère, à faire enfermer sa femme, mais peu d'hommes bafoués se permettaient une vengeance aussi cruelle, en un temps où le ridicule semblait avoir tué la jalousie.

Après la mort du roi Stanislas, rien ne retient plus la marquise de Boufflers à Lunéville. Elle s'installe à Paris pour se trouver près de ses enfants, de ses nombreux parents. A cinquante-sept ans elle reste belle et, comme l'écrivit son fils, sa gaieté est pour son âme un printemps perpétuel. Mais seule la fièvre du jeu peut lui faire oublier la douce animation que lui donnaient ses galanteries. Son royal amant lui a fait beau-

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

coup de cadeaux de son vivant ; par respect il ne la mentionne pas dans son testament et, réduite à une misérable pension de dix-huit mille livres, elle espère l'accroître à une de ces tables de basset ou de pharaon à laquelle elle demeure parfois vingt-quatre heures de suite. Bientôt cette femme naguère si recherchée lasse les amis qui ne veulent plus ni lui ouvrir leur bourse, ni l'humilier par un refus, et qui l'évitent. Il arrive pourtant qu'à un souper chez M^{me} Du Deffand ou la maréchale de Luxembourg elle enchante les convives par son enjouement, ces saillies heureuses que Voltaire appréciait tant.

Navrés de voir leur mère perdre au jeu, avec son argent, sa santé et sa dignité, le chevalier et sa sœur partagent la même passion. Le jeune homme s'essouffle à suivre le train d'amis beaucoup plus riches que lui : le duc de Chartres, le prince de Ligne, le jeune Lauzun. Naïvement il demande aux cartes de lui permettre d'offrir un diamant à une danseuse ou un souper à ceux chez qui il festoie si souvent. Une immense complicité facilite alors tous les plaisirs : les usuriers sont complaisants, parfois un sourire de la fortune permet au chevalier de louer, pour la soirée ou la nuit, une des nombreuses maisons difficiles à trouver, sauf pour les initiés, où l'on peut improviser un souper et prolonger la débauche jusqu'au lendemain. Ces blasés recherchent le bizarre : un soir on invite deux géantes de la foire, peu farouches, un autre jour, le comte de Cheverny, admirant une statue d'ébène, lui pose la main sur la cuisse, et sent frémir une peau tiède : la souplesse et l'ardeur érotique des Noires les font déjà rechercher par les séducteurs friands de nouveautés.

Le chevalier perd plus souvent qu'il ne gagne, et ce qu'il appelle « les criaileries de ses créanciers » le pousse à fuir Paris pour chercher sur les champs de bataille une sorte de tranquillité. Il prend la direction de Marseille, car la France prépare une expédition contre Paoli, fils de l'homme qui, dès 1734, après avoir soulevé l'île contre la République de Gênes avait demandé du secours à la France. Mais les Gênois, qui avaient prêté de l'argent à la France pendant la guerre de Sept Ans, conclurent avec Choiseul un traité secret par lequel la République céda l'île moyennant finances. Toute l'Europe admi-

LE HUSSARD TROUBADOUR

rait Paoli, le libérateur de la Corse, qui avait repris la lutte après la mort de son père, la France cependant restait décidée à faire valoir ses droits.

« J'ai toujours eu la fantaisie des révolutions », mande Boufflers de Marseille à la duchesse de Choiseul. Mais il apprend bientôt que le gouvernement interdit aux Français de quitter le royaume, et il écrit à Choiseul :

*Un obstacle inconnu me force
De renoncer à mes projets,
Je reviens en pensant que le héros français
Est aussi beau à voir que le héros de Corse.*

Le chevalier regagne Paris sans hâte : il trouve en route tant de châteaux prêts à accueillir un jeune poète vanté par Voltaire, protégé par Choiseul, et qui tourne les compliments avec tant de grâce. En octobre 1768 le roi de Danemark arrive à Paris ; le maréchal de Duras, premier gentilhomme de la chambre du roi, ne lui offre guère que des soirées à la cour et des fêtes officielles, voir des savants et des philosophes plairait davantage au souverain. Il confie ses regrets à Boufflers qui lui répond par ces vers :

*Frivole Paris, tu m'assommes
De soupers, de bals, d'opéras,
Je suis venu pour voir des hommes :
Rangez-vous, monsieur de Duras.*

Enchanté, le roi propose à Boufflers de passer quelque temps à sa cour, et toujours ravi de voir du pays sans que cela lui coûte trop cher, le jeune homme accepte avec enthousiasme.

A son retour, il trouve Paris et Versailles très occupés par la passion du roi pour la Du Barry qui, sitôt connue, oppose âprement partisans et ennemis de la nouvelle favorite, et va jeter la discorde chez les Boufflers.

L'AMOUR LE PLUS TENDRE

Choiseul ne cache pas son indignation quand Louis XV annonce son intention de présenter à la cour l'ancienne fille de joie, unie, puisque le mariage était nécessaire à la présentation, au frère de ce Jean Du Barry qui, écrit Choiseul « tenait école publique d'escroquerie et de prostitution », M^{mes} de Choiseul, de Beauvau, la duchesse de Gramont, sœur du ministre, prièrent le roi de les excuser si, à l'avenir, elles ne se rendaient pas à ses petits soupers. Presque tout le monde à Versailles gardait à la mémoire de M^{me} de Pompadour une admiration qui fortifiait le mépris pour la nouvelle favorite. Malgré les reproches du prince de Beauvau, la maréchale de Mirepoix accepte, en échange du paiement de ses dettes de jeu, de monter en carrosse à côté de la nouvelle favorite, de passer, très vite, pour sa grande amie, complaisance qui la déshonore aux yeux des siens. La maréchale garde pourtant son franc-parler : comme M^{me} Du Barry lui disait un jour :

— Comprenez-vous qu'on puisse haïr M. de Choiseul ne le connaissant pas ?

— Ah, je le comprends bien mieux que si vous le connaissiez, répondit la maréchale.

Cette passion du jeu, qui met la maréchale dans une situation humiliante, est aussi funeste à son neveu, harcelé par ses créanciers. Il espérait que le duc de Choiseul pourrait le faire désigner comme ambassadeur extraordinaire auprès de l'Infante de Parme qui attendait un enfant, et il se réjouissait à l'avance de parcourir toute l'Italie grâce aux profits que lui vaudrait son ambassade. Mais il vit ses espoirs déçus, peut-être parce qu'on lui attribuait une chanson sur la Du Barry qui irrita le roi :

*Lisette, ta beauté séduit
Et charme tout le monde ;
En vain la duchesse rugit
Et la princesse gronde :
Chacun sait que Vénus naquit
De l'écume de l'onde.*